

«Eléments de gestuelle pour le jeu théâtral»

animé par

Jean-Louis Danvoye

23 et 24 janvier 2016

L'intitulé du stage m'a directement interpellée puisqu'il y était question d'aborder la gestuelle que nous utilisons dans notre jeu théâtral.

Je me souviens que lorsque j'ai commencé à « faire du théâtre » ce qui me posait le plus de problème c'était la façon dont j'évoluais sur le plateau.

J'étais prisonnière d'un corps qui m'était devenu étranger, je ne savais plus que faire de mes membres, mes mains surtout étaient devenues parasites. Plus je réfléchissais à la façon de me mouvoir, plus l'exercice devenait difficile et n'était évidemment pas de nature à soutenir mon jeu. J'ai heureusement eu des metteurs en scène qui m'ont aidé à me réconcilier avec mon corps mais je me dis que si j'avais eu l'opportunité de suivre un tel stage à mes « débuts » j'aurais progressé plus rapidement.

Cela dit il n'est jamais trop tard pour parfaire sa formation et tenter de s'améliorer.

J'ai passé deux journées riches d'enseignement car Jean-Louis nous a éclairés sur les possibilités que nous offre notre corps pour rendre notre jeu plus cohérent.

Il nous a expliqué sa relation avec les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre.

Ainsi la tête, le cerveau peuvent être assimilés au feu puisque c'est le siège de la volonté. Le torse quant à lui est le domaine de l'air, il abrite nos poumons, notre bassin est le domaine de l'eau et nos jambes de la terre.

On peut appliquer cette classification aux mains et aux pieds :

- le poignet = terre
- le creux de la paume = eau
- les coussinets = air
- le bout des doigts = feu
- le talon = terre
- la voûte plantaire = eau
- les coussinets = air
- la pointe des pieds = feu

Le but est donc d'utiliser les parties adéquates de notre corps pour appuyer et être en adéquation avec notre propos qu'il soit verbal ou mimé.

Les appuis que nous prenons nous aident à camper notre personnage. Si nous portons le poids de notre corps sur les bords extérieurs de nos voûtes plantaires cela nous permettra d'adopter plus facilement la démarche du personnage qui a trop honoré la dive bouteille.

La marche appuyée sur les talons nous donnera d'emblée des signes extérieurs d'autorité, auxquels s'ajouteront entre autres un port de tête altier, un torse en avant.

Nous avons bien sûr, des consignes nous étant données, fait de nombreux exercices pour expérimenter ces différentes manières d'utiliser notre corps.

Nous avons ainsi pu constater que si notre gestuelle était appropriée nous pouvions être dans la justesse mais aussi qu'il pouvait y avoir dichotomie entre notre gestuelle et le propos que nous devons soutenir.

Nous avons pris conscience des gestes parasites ou récurrents qui nuisent à notre jeu, nous rendent moins crédibles et peuvent même dans certains cas agacer les spectateurs.

J'ai déjà suivi de nombreux stages organisés par l'ABCD sous la houlette de Micheline Christophe et en suis chaque fois ressortie avec de nouveaux outils. C'est aussi toujours une belle expérience sur le plan humain. Les maîtres de stages sont bien sélectionnés, entièrement disponibles pour les stagiaires et quel que soit le groupe rencontré je m'y suis toujours sentie à l'aise et ai aussi à ces occasions eu la possibilité de faire de belles rencontres.

Merci à vous tous et toutes pour ces bons moments que nous avons passés ensemble.

Rose-Marie Gason - La Compagnie de Bruxelles

∞

Éléments de gestuelle pour le jeu théâtral ou comment faire parler le corps et le geste.

Faire parler le geste est une préoccupation devenue quelque peu ordinaire pour tout qui a touché un peu de théâtre (j'ai hésité à mettre l'accent circonflexe, mais mon théâtre, même résolument préoccupé du présent, garde encore un parfum de passé). Mais le plus souvent, le geste ne fait que souligner ou nuancer le propos. Et si nous nous essayions à ne plus faire parler que lui ? C'est ce à quoi nous nous sommes attachés durant ces deux jours avec Jean-Louis. Dans les nombreuses étapes qui ont émaillé notre parcours gestuel, j'en retiendrai trois qui m'ont marqué, amusé ou rappelé mes chères études.

Avant de faire vivre les équations du geste, tentons d'en définir la topographie en découvrant son référentiel, notre propre corps. Intéressant, car déjà nous découvrons que nos constantes sont variables. Je m'explique. Nous savons depuis Vitruve - ou pour les plus jeunes qui ne l'ont pas fréquenté, depuis Léonard de Vinci - que la hauteur de notre corps est égale à la distance qui sépare les extrémités de nos majeurs, lorsque nos deux bras sont tendus latéralement et parallèlement au plan du sol. Pour ceux qui n'auraient pas compris, et on les comprend, voir la représentation de l'homme de Vitruve par notre cher Léonard (enfin cher pour ceux qui l'ont bien connu). Voilà pour la constante. Pour la variable, et bien tout le monde a réalisé qu'il y a des petits, des moyens, des grands, des très grands, voire des très très grands (j'allais oublier les très très petits). Et je n'évoquerai pas ici les variations sur la largeur. Et donc, malgré une grande disparité de tailles, une forme d'harmonie règne à travers les rapports entre les dimensions. Mais, me direz-vous, qu'à voir ceci avec le théâtre, qui est, j'en conviens, le sujet de nos préoccupations. Eh bien, ce petit exposé, un tantinet théorique, ne fait qu'illustrer la démarche de redécouverte de notre corps, dans ses détails et sa globalité. Démarche, ô combien, plus expérimentale et dynamique entreprise sous les directives et indications bienveillantes de Jean-Louis. Tout s'observe, se mesure (très qualitativement) et puis s'anime. Chaque partie de notre corps est décortiquée (gentiment) et rattachée aux quatre éléments (terre, eau, feu, air), chaque élément aux émotions. Usant de cette carte, nous pouvons traduire enfin par nos gestes les émotions qui nous habitent. Tchekhov rejoint Empédocle (le gars des quatre éléments) par le truchement de Léonard.

Une école mathématique a pour sujet d'étude la géométrie des groupes en mouvement : les vols d'étourneaux, les bancs de poissons... Nous nous sommes de même exercés au jeu du banc de poissons avec un pilote en la personne de Jean-Louis et la consigne de rester invisibles de lui. Donc pas de débordements latéraux et une élégante concentration des troupes. . Aucun d'entre nous n'a revu ce jour-là ses équations de mouvement (pas fous quand même) mais pourtant le groupe satisfait progressivement aux contraintes : on suit le guide, le groupe se contracte et se rétracte d'autant mieux que l'on porte son attention vers ses partenaires, qu'on les devine à ses côtés et même derrière soi, que les sens en éveil anticipent les réactions des uns et des autres (surtout des autres), que les mouvements se font fluides, que les gestes deviennent sobres. Et lorsque qu'un prédateur d'opérette vient fendre le groupe, celui-ci se disperse, se reforme aussitôt, retrouve sa belle cohésion et reprend sa marche-nage palpitante.

Enfin, nous ne nous quitterons pas sans avoir repris la parole, le croirez-vous, pour un achat de chapeau. Pas n'importe quel chapeau. Un que l'on puisse se poser sur le chef, ce qui est bien la moindre des choses à attendre d'un chapeau ; mais qui puisse également être ôté si d'aventure on

s'égare dans un lieu de culte. Un chapeau gris. Sur ce thème saugrenu, nous découvrirons autant de versions que de duos client(e)-vendeur(se). Des timides, des hardis, des coincés, des péremptaires, des suffisants, des mal-embouchés, des m'as-tu-vus, des rêveurs, des hargneux... Avec pour chacun les gestes qui donnent corps (au sens premier du terme) aux émotions qu'ils nous transmettent. C'est drôle, touchant, inattendu, palpitant. Ça bouge. Ça vit.

Roger Guillard – Le Grandgousier

∞

Nous faire prendre conscience qu'à chaque partie de notre corps correspond une énergie différente, symbolisée par un des quatre éléments (terre, air, eau et feu), qui s'exprime à des degrés divers au travers de nos expressions corporelles, de notre démarche, de nos mimiques, sans même avoir besoin d'un seul mot (et surtout sans un seul mot !), voilà l'expérience que Jean-Louis Danvoye nous a fait vivre, ce week-end des 23 et 24 janvier 2016.

La journée a débuté par quelques exercices d'échauffement, debout et au sol, pour délier nos articulations, nous ancrer en nous et à la terre. C'est long deux minutes pour passer de la station couchée à la position debout... Ça vous donne le temps de ressentir chaque micro déplacement de votre corps. Le maître est là, montre en main. Pas question de se presser !

Pendant ces deux jours, nous avons beaucoup marché... De toutes les façons possibles et imaginables. A la façon de militaires, d'ivrognes, de malades, de surveillants, avec la peur au ventre, la faim, la soif, sûrs de nous, confiants ou mal à l'aise. Tristes, heureux ou en colère. Des arrêts sur image au signal de Jean-Louis, des mains qui saisissent des poignets pour faire tourner le partenaire qui se trouve au bout. Un pied qui s'échappe quand le vôtre tente de prendre sa place, vous poussant à des équilibres périlleux.

Le banc de poissons fut un moment mémorable... et épuisant. Tous à suivre notre pilote comme un seul homme, sans que son regard puisse croiser le nôtre. Et je ne dirai rien du « requin – Jean-Louis » qui a tenté de décimer notre banc en le traversant encore et encore.

Répondre aux injonctions d'entrée et de sortie de scène : « Tu es quelqu'un qui prend sa place », « tu vois quelque chose d'étonnant », « tu es heureux d'être là », « tu... »... Un stagiaire s'avance, puis un deuxième, un troisième. Un véritable ballet dont le chorégraphe est Jean-Louis.

Traverser la scène en s'arrêtant au milieu pour regarder le public puis terminer son chemin : un sourcil se lève, des épaules s'affaissent, des yeux s'agrandissent... et c'est toute une histoire à laquelle on assiste. Sans rien dire... Et on rit. Beaucoup. Une belle ambiance, une jolie solidarité. Finalement, nous avons très peu parlé dans les exercices. Et quand nous l'avons fait, ce fut pour raconter une histoire à nos compagnons, tout en tenant un bol rempli d'eau à ras bord. Le sol du Collège Saint-Michel s'en souvient toujours pour certains.

Assumer ses gestes jusqu'au bout, gommer ceux qui ne sont pas porteurs de sens. Parfois ne rien faire, « être » simplement. Pour autant que ce soit simple...

La fin du stage s'est centrée sur le jeu d'un sketch de Karl Valentin à deux personnages. Une personne entre dans un magasin pour y acheter un chapeau. Un vendeur l'accueille. Même pas cinq minutes et tant de choses à voir et à dire ! Jean-Louis conseille, oriente, gomme, propose. Jamais il n'impose. La scène est reprise. Une fois, deux fois. Elle devient autre, différente mais toujours vraie. De plus en plus vraie, de plus en plus forte, épurée du superflu.

Bienveillance, rondeur, talent, précision, justesse, respect, calme, sourire, sérieux, humour et générosité. Quelques mots pour dessiner un grand Monsieur qui nous a conduits un peu plus loin sur le chemin de la scène pendant deux journées bien trop courtes.

Carine Vrayenne – L'Aléna (ALTA)